

—Ah ! voilà : la sangsue est très-impressionnable. Le vent, l'orage, la neige, tout lui dérange la santé. On la voit tout à coup monter à la surface de l'eau du bocal. On la croit rêveuse. . . . pas du tout, elle est morte. En une semaine, une épidémie m'a enlevé les trois quarts de mon pensionnat. Alors, découragé, j'ai voulu me débarrasser du reste.

—Et vous avez cédé votre fonds ?

—Non, à revendre de cette manière, on perd trop. Comme c'était le moment du jour de l'an, j'ai fait passer dans ma clientèle le prospectus suivant :

"A tous les êtres qui nous sont chers, quel plus précieux cadeau d'étreintes peut-on offrir que la santé ? Comment offre-t-on la santé ? Par l'application de sangsues.—Adressez-vous donc à Nicolas Borax, qui tient à la disposition du public un assortiment complet de sangsues pour étreintes."

—Et vous les avez vendues ?

—Malheureusement, non. Elles m'adoraient, ces pauvres bêtes. Quand elles ont su qu'elles allaient changer de maître, elles ont préféré se laisser mourir. Alors, j'ai pulvérisé mes boeaux et j'en ai fait ma poudre à chandelier. . . . qui ne nourrit pas Bourreau.

—La déveine ne peut continuer quand on possède votre hardiesse industrielle.

—Ah ! fit Borax en secouant la tête, la hardiesse ne suffit pas, il faut aussi un habit. Que de gens n'auraient aucune valeur sans leur habit. Tenez, moi, je vendrais demain ma poudre cent francs la boîte si j'avais un elbeuf sur le dos. . . . Un habit propre, bien entendu, car en voilà un sur mes épaules avec lequel il me serait bien difficile de me faire passer, même à un aveugle, pour un brillant vicomte qui revient du Bois. Ah ! si j'avais un habit, j'arriverais à tout.

—Vous épouseriez peut-être une princesse ?

—Non, attendu que le mariage, c'est comme les chevaux de bois, il faut vraiment aimer ça pour s'y amuser.

—Ah ! vous reculez pour la princesse, ricana Paul, qui, par une raison que nous allons dire, s'était peu mêlé à l'entretien.

Le bonhomme parut se froisser de ce ton moqueur du jeune homme et repartit aussitôt :

—Si j'avais un habit, je n'épouserais pas une princesse. . . . parce que ça ne rentre pas dans mes objets de consommation. . . . mais je vous la ferais épouser.

A ces mots, le peintre se mit à rire en s'écriant :

—Ah ! Paul n'est pas ambitieux. Au lieu d'une princesse, il se contenterait seulement d'épouser l'ange de ses rêves. . . . n'est-ce pas ?

Pour toute réponse, Paul poussa un soupir qui fit envoler les radis de la table.

—Oh ! oh ! fit Borax, il paraît, jeune homme, que Cupidon vous a quelque peu égratigné de sa flèche.

—Egratigné ? dites donc qu'il l'a embroché ! et avec une flèche grosse comme l'obélisque ! appuya l'artiste.

—Oui, dit le charlatan, je connais ces amours-là. On reste en contemplation devant un ange pendant des heures, faisant des yeux sur le plat, la main en pigeon vole, et la bouche tellement ouverte que ça donne aux hirondelles l'idée d'y venir faire leur nid. On a l'air d'un homme qui va éternuer.

Paul poussa un second soupir.

—Alors, continua Borax, pourquoi n'épousez-vous pas la demoiselle ?

—Pour la simple raison qu'elle est fort riche et que,

si je mettais toute ma fortune dans mes deux mains, cela ne m'empêcherait pas de jouer du piano.

Le bonhomme prit un air sérieux.

—Voyons, voyons, dit-il, on pourrait peut-être arranger cela. Précisons d'abord la situation. La jeune personne vous aime-t-elle ?

—Comment puis-je le savoir ?

—Quand elle vous voit, fait-elle un petit soubresaut comme si on la pinçait dans le dos ?

—Allons, Paul, fais des révélations à ton juge. Att-on l'air de la pincer dans le dos ? demanda le peintre, qui se tordait de rire.

—Il y a un peu de cela, avoua l'interrogé.

—Bon ! fit Borax, l'enfant vous aime. Quant à vous, du moment que vous faites envoler des radis en soupirant, je suis renseigné. Seulement, il faut maîtriser votre vent pour le quart d'heure, car je ne vois plus sur la table que du sel et du poivre à faire envoler. . . . et ça gêne quand on les reçoit dans les yeux.

—Tiens ! c'est vrai ! sel et poivre ne nous suffisent pas, et les côtelettes se font bien attendre, s'écria Ernest, qui comprit cet appel de leur convive.

—Oh ! si je vous dis cela, c'est parce qu'il s'agit de marier votre ami, et que les côtelettes aux cornichons me donnent généralement des idées.

—Alors, voici les idées aux cornichons qui arrivent, ajouta l'artiste en désignant un garçon qui s'avancait avec un énorme plat qu'il posa sur la table.

—Attention ! Bourreau ! commanda Borax tout joyeux et ouvrant les narines.

Il paraît que Bourreau ne se contentait pas de peu, car, en un clin d'œil, son maître lui expédia cinq côtelettes, qui disparurent par bouchées colossales. Un soupirail de cave dans lequel on enfila d'énormes bûches de Noël représenterait assez la bouche du pauvre hère pendant cet exercice.

—Diable ! on voit que vous aimez les côtelettes ! s'écria le peintre.

Borax fit une petite moue dédaigneuse.

—Non, c'est ce qui vous trompe, pas beaucoup. Je mange des côtelettes un peu pour dire que j'en mange, mais surtout parce qu'elles font digérer le cornichon qui est trop froid pour Bourreau. La côtelette de porc me remplace la Chartreuse qui précipite la digestion.

Après avoir ainsi expliqué sa façon d'employer la côtelette, le bonhomme s'accouda sur la table en disant :

—Maintenant, revenons à notre mariage.

—Ah ça ! vous êtes donc bien certain de me marier ? s'écria Paul étonné.

—Pourquoi pas, mon jeune ami. Vous avez le grand tort de vous faire un monstre de ce qui n'est que de la bien petite bière. Que demandons-nous pour arriver à ce mariage ? Qu'on nous aime. Or, on nous aime, puisque la jeune fille, en nous voyant, fait un petit saut de cabri. Donc, le reste n'est qu'un détail, un très-simple détail, dont il ne faut pas se préoccuper.

—Un détail ? Vous regardez comme un simple détail le père et la mère qui se réveillent la nuit pour penser à un gendre qui soit riche !

—Ah ! oui, à propos, parlons un peu du père de notre ange. Quel homme est-ce donc, ce cher papa Ange ?

—Un ancien vermicellier, qui s'est retiré du commerce avec deux millions et un rhume de cerveau perpétuel.

—Bravo ! passons à la mère Arge.

—Une brave femme, nulle comme un lorgnon sans verre et superstitieuse au point de prendre médecine quand on a renversé le sel sur la table.